

Zeitschrift:	Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat
Herausgeber:	Société de communication de l'habitat social
Band:	36 (1964)
Heft:	5
Artikel:	Continuité et évolution de la vocation architecturale
Autor:	Giedion, S.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-125588

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Continuité et évolution de la vocation architecturale

par S. Giedion

Journées internationales de l'architecture de Mexico

17

De nos jours, la profession de l'architecte, s'il veut éviter d'être submergé par les événements, est exposée à des mutations considérables.

Pourtant les variations qui régissent la position de l'architecte ne sont pas un phénomène nouveau. Ce qui, en revanche, est nouveau, c'est l'importance et la complexité des problèmes que lui et l'humanité doivent affronter. Les tâches avec lesquelles il devra se mesurer sont énormes et même effrayantes. Des problèmes insoupçonnés jusqu'au milieu de notre siècle surgissent devant lui: la terre entière est soudainement entraînée dans des bouleversements incessants. Dans cet ouragan, la voix de l'architecte court un risque sérieux de passer inaperçue.

L'éveil de continents entiers qui réclament coûte que coûte leur intégration à la civilisation occidentale avec tous ses attributs; des peuples qui depuis des temps immémoriaux vivaient libres et en constantes rivalités de clans, se trouvent soudainement assujettis à un contrôle gouvernemental. Ils doivent faire, tout d'un coup, l'épineuse expérience d'une administration centralisée.

La poussée démographique sans précédent de notre époque pourrait très bien — comme il a été signalé lors de la déclaration de Delos cet été — atteindre six à sept milliards d'individus en l'an 2000. Conclusion: la production alimentaire devra être triplée pour éviter la famine.

A l'heure actuelle, l'accroissement de la population mondiale est d'environ 2% et 4% dans les agglomérations urbaines. Si l'on en croit les évaluations statistiques, cet accroissement implique — et nous reprenons ici les termes de la déclaration de Delos — que «dans les quarante années à venir, on devra entreprendre un nombre de constructions urbaines supérieur à toutes celles réalisées depuis le début de l'histoire humaine jusqu'à nos jours».

Comment les architectes et les urbanistes d'aujourd'hui sont-ils équipés pour affronter cette situation? Comment l'imagination et la personnalité ne seraient-elles pas stupéfiées devant l'étendue des travaux à entreprendre? Les conditions de travail de l'architecte et de l'urbaniste sont toujours fluctuantes, parfois de façon progressive, parfois, comme à notre époque, de façon brutale. Le facteur imagination reste pourtant toujours aussi essentiel. Cette imagination dont, comme le disait Baudelaire en 1859 «on ne peut trouver la source ailleurs que dans les plus grandes profondeurs de l'âme».

La mission de l'architecte ne diffère pas de celle des autres «créateurs d'émotions», de celle du sculpteur, du peintre,

du poète et du musicien. Ils esquisSENT tous le profil psychique, l'image de l'homme bien avant qu'elle fasse l'objet d'une prise de conscience. Cette imagination individuelle — prévoyant les faits — constitue une énigme sans explication logique. C'est là une des qualités les plus encourageantes de l'homme et c'est cette même faculté d'imagination qui doit être sauvée.

Pourtant, dans les conditions les plus rigides imposées par les rites et les règles de l'ordre social ou religieux, l'initiative individuelle se fait encore sentir. Cette imagination individuelle qui se dresse devant les lois et les règlements inviolables, ce pouvoir humain de pénétrer la matière, d'imprégnier la pierre pour y réfléchir directement la sensibilité humaine, apparaît, en effet, clairement dans plusieurs monuments exceptionnels des premières civilisations.

Le passage que s'est frayé l'imagination au cœur même de l'architecture date des tous premiers jours de cet art. Et cela ne se faisait pas plus facilement à l'époque que de nos jours. Pour nous, tout est fluctuant et, en grande partie, indéfini quand, alors, un ordre immuable faisait loi.

Trois cas exceptionnels peuvent être retenus pour illustrer efficacement les chemins de l'imagination individuelle. Le plus célèbre monument de la Grèce, le Parthénon, constitue un exemple où l'individualité de l'architecte ressort sans transgresser l'ordre établi du classique temple dorique. C'est un des rares cas où les noms des architectes — Iktinos et son associé Kallicrates — ont pu être liés à une structure grecque. Dans ce chef-d'œuvre de raffinement artistique, combinant la logique mathématique à l'artisanat le plus sublime, la touche personnelle ne ressort jamais en surface. Elle se dissimule derrière les décors.

En portant le module du frontispice du temple dorique de six à huit colonnes, Iktinos conféra de la majesté à ses relativement petites dimensions. Cette extension constituait une innovation en architecture. Elle avait ses raisons profondes.

En effet, ce n'était pas l'architecte Iktinos qui était le maître de chantier de l'Acropole, mais le sculpteur Phidias. (Soit dit en passant, nous avons là un phénomène inhabituel pour l'époque, et même encore de nos jours où l'architecte ne fait appel au sculpteur que quand tout est décidé et immuable.)

Le Parthénon était construit autour de la géante statue d'Athéna, rayonnante d'ivoires et d'ors, exécutée par

Phidias. La «Cella» où elle allait se tenir devait donc être de dimensions supérieures à toutes celles qui l'avaient précédée. Les murs furent donc repoussés contre les colonnes afin que le péristyle – espace compris entre les colonnes et les murs – soit réduit et donne ainsi à la statue cultuelle de Phidias l'espace et le recul nécessaires. Au Parthénon se trouvait ainsi réalisée une synthèse discrète de l'art et de l'architecture, pour laquelle nous luttons, sans grand succès, de nos jours.

La source de l'individualité se place sûrement en Grèce, mais on retrouve des traces jusqu'en Egypte, berceau de l'architecture de pierre. Dans ce dernier pays, les normes architecturales étaient beaucoup plus sévèrement contrôlées par les rites et le rituel, et ne subirent à peu près aucune modification au cours de toute l'histoire égyptienne. Néanmoins, quelques constructions y sont marquées de l'empreinte indéniable de l'individualité.

D'accord avec quelques égyptologues, je considère le temple à terrasses de la reine Hatchepsout, situé dans l'amphithéâtre rocheux de Déir el-Bahri en face de Karnak, comme le haut-lieu de l'architecture égyptienne. Il fut conçu par cette reine et son architecte, Senmut, au début du Nouvel Empire; dans le second volume du «Présent éternel», *Les Débuts de l'Architecture* (1962), je lui ai donné une place à part, à la fin de mon étude sur l'architecture égyptienne, car je le considère comme l'éclatante apogée de cette période. Permettre à une voix isolée de se faire entendre, comme cela a été le cas à Déir el-Bahri, demandait force et courage. Ce n'est qu'avec la plus complète cohésion entre l'architecte et son client qu'on peut arriver à une solution originale dans le cadre de la toute-puissante tradition.

Le temple mortuaire de Hatchepsout (XV^e siècle avant J.-C.), avec sa cour intérieure à orientation cosmique, inspire le respect mais non la crainte. Tout y trahit l'intervention d'une sensibilité humaine. C'est là le résultat de la communion d'idées profondes entre la reine et Senmut qu'elle promut à la dignité de «Premier Architecte royal» et auquel elle confia les positions clefs de son royaume. La collaboration qui existait mille ans plus tôt entre le roi Zoser et son architecte Imhotep constitue un autre exemple marquant des liens qui peuvent exister entre l'architecte et son client. Elle engendra l'architecture de pierre. L'architecture de pierre naquit au XXVII^e siècle avant J.-C. avec l'ensemble funéraire du roi Zoser. Une personnalité semi-mythique, et pourtant historiquement authentique, présida à sa conception: Imhotep, le bâtisseur.

Imhotep fit preuve d'une stupéfiante richesse d'imagination, fruit d'une rare entente avec le roi. Une collaboration aussi étroite est extrêmement rare. Quand elle se produit nous assistons à une de ces rencontres exceptionnelles où l'architecte et son client ne forment plus qu'un seul et même esprit, cherchant ensemble à trouver l'expression d'une même idée.

Imhotep représente la première incarnation du génie architectural. Il devait avoir une vision de l'univers d'une amplitude à peine concevable. Zoser lui donna les fonctions les plus élevées de l'Etat: «Grand Vizir», «Chef de toutes les constructions royales», «Superviseur de toute chose sur la totalité de notre territoire». On ne peut mieux dépeindre les exceptionnelles qualités d'organisateur, d'homme d'Etat et de génie créateur d'Imhotep. Sous l'Ancien Empire, peu après sa mort, il était vénéré comme un demi-dieu doué de pouvoirs magiques de guérisseur et de médecin. Finalement, à la fin de la période Saïte, Imhotep fut élevé à la dignité de dieu de la médecine ou, plus exactement, des arts magiques de guérir.

C'était là le passé qui, comme un fanal, éclaire le présent. C'étaient là les moyens par lesquels l'imagination, influx vital de l'architecture, marquait jusqu'aux règles et aux rituels les plus sévères. De nos jours, nous n'avons plus à affronter un rituel immuable – obstacle mais aussi soutien et tremplin du progrès – et pourtant nous nous heurtions à une barrière encore plus formidable: l'incertitude tragique et le manque de décision, résultats directs de la spécialisation engendrée par notre époque.

La vision universelle sans laquelle l'imagination ne peut s'épanouir a commencé à disparaître vers la fin du XVIII^e siècle. Elle fut alors remplacée par la perspective du spécialiste, formé à la dissection des entités en fragments isolés.

Si vous me le permettez, j'aimerais illustrer brièvement les dangers de la spécialisation d'un point de vue particulier. Dans le «Présent éternel», je faisais allusion aux deux concepts divergents de l'abstraction: l'abstraction d'ensemble et l'abstraction du phénomène particulier.

Pour les Grecs, comme pour les scoliastes du Moyen Age, l'abstraction constituait un moyen de découvrir l'universalia, les propriétés universelles, d'un objet. Le concept d'abstraction faisant intervenir un aspect particulier se fait jour avec la scission de l'intellect et des émotions préconisées par Descartes.

Ce besoin de dissection des problèmes était déjà mani-

feste chez les grands esprits du début du XIX^e siècle. Le philosophe Arthur Schopenhauer décrivait en 1813, la «faculté d'abstraction qui divise les représentations globales en leurs composants, pour les penser isolément». Ce point de vue du «composant isolé» est le leitmotiv, le motif conducteur, du XIX^e siècle. Ce démembrement a pris de telles proportions qu'il constitue aujourd'hui le principal obstacle à la solution des problèmes d'un monde qui, par force, est devenu un monde d'événements corrélatifs. C'est dans ce domaine que doivent s'effectuer des remaniements fondamentaux.

Pour retrouver une vision universelle, il nous faut recréer un aspect fondamental de la vocation architecturale, revenir à une conscience globale du problème de l'architecture. Ce retour ne touche pas seulement l'architecte, mais toutes les disciplines sans exception. Depuis le XIX^e siècle, nous avons cultivé un type de spécialiste confiné dans son métier sans considérer la place qu'il devrait occuper dans l'ensemble du problème; nous avons fait perdre le sens des contacts entre l'architecte et les autres disciplines.

Ce genre de spécialiste doit disparaître. L'activité de l'architecte doit avoir une optique plus vaste. En d'autres termes, le nouveau spécialiste ne doit plus étudier exclusivement ses problèmes particuliers au microscope. Son nouvel outillage doit aller du microscope à la caméra aérienne. L'attitude spirituelle qui doit présider à toutes les recherches doit intégrer chaque problème particulier dans une conception universelle de la vie. Nous avons là le secret de toute culture. Cette prise de conscience universelle, que nous appelons culture, a été détruite par le spécialiste. Et c'est à lui qu'il revient maintenant de la réhabiliter.

Il faut se débarrasser des tendances à la compartmentation rigide: comme le faisait remarquer l'historien de la littérature McLuhan, notre globe est devenu pour la première fois dans l'histoire humaine «un village mondial». Le type de spécialiste que nous avons créé est impuissant, et cette impuissance engendre une dangereuse incertitude.

Nos tâches sont aussi essentielles que celles des premiers architectes de la pierre, mais infiniment plus vastes.

Dans les premières civilisations, la liberté d'imagination était freinée par des rituels et des programmes architecturaux précis. Les difficultés rencontrées à notre époque sont le fait d'un phénomène contraire: l'imagination peut se développer surtout les rythmes et dans toutes les direc-

tions imaginables. Nous sommes dépassés par ses possibilités.

Ce sentiment d'incertitude a également plané sur le symposium de Delos. Quelle forme devait adopter l'habitat humain pour pouvoir s'adapter par la suite à des mutations encore imprévisibles? Comment pouvait-on surmonter cette crise? Nous ne pouvons y trouver une réponse directe mais seulement tenter d'orienter cette réponse.

La répercussion décisive qu'eut le symposium de Delos vient de la confrontation des urbanistes, fiers de leurs missions d'hommes d'action, avec des personnalités officielles éminentes et des représentants de diverses disciplines qui tentent de trouver des motivations et, éventuellement, des solutions à la crise actuelle. Nous assistons là à une entreprise totalement originale.

Exactement trente ans avant cette croisière dans la mer Egée, plusieurs jeunes gens s'étaient réunis sur un bateau beaucoup plus petit et rédigèrent la *Charte d'Athènes*. A l'époque, il aurait été inconcevable de fraterniser avec des officiels supérieurs ou des présidents d'importantes sociétés. Ils ne nous auraient pas acceptés, et nous ne les aurions pas admis non plus. Il y a quelques semaines, Le Corbusier me disait – et il est bien placé pour le savoir – «Les administrations emmerdent par profession».

On peut trouver la raison de cette volte-face dans le fait que la routine, soupeau de sûreté de la bureaucratie, ne peut plus venir à bout des bouleversements actuels. Elle commence à réaliser que ses techniques routinières et caduques sont totalement inopérantes; de la même façon, vers 1910, les peintres cubistes réalisaient qu'ils ne pouvaient saisir l'essence d'un objet qu'en le représentant simultanément à partir d'angles différents.

Un résultat significatif de la déclaration de Delos: les participants arrivèrent d'accord avec nous à conclure que la solution de la crise actuelle ne peut résider que dans l'imagination et une vision universelle des problèmes. Dans la déclaration – signée par tous les participants dans l'ancien théâtre de Delos – on demandait «les plus profondes réformes des institutions existantes». «La mise en service des sciences de base au bien-être de l'humanité a été fragmentée par les universités.»

Il y a plusieurs années j'ai lutté avec un remarquable succès, pour la proposition de ce que j'appelais une «faculté d'interrelations». Il y a exactement vingt ans je ressentais le besoin de faire imprimer les observations suivantes:

« Les faits qui ne reposent pas sur un contexte méthodologique de base ne font qu'encombrer l'esprit et saper le pouvoir créateur. Dans le futur il faudra mettre tout particulièrement l'accent sur la *réciprocité des événements* plutôt que sur les événements proprement dits.

» Pour cette raison, il faudrait créer à l'intérieur des universités, une faculté spécialement chargée d'une sorte de coordination entre les sciences et les humanités. A l'intérieur de cette faculté, les savants seront non seulement professeurs mais aussi élèves. Il faut arriver à une connaissance des méthodes, à un mode d'expression universel. Ces savants devront entretenir des contacts systématiques entre eux, car cette faculté se dédiera essentiellement à l'étude de notre époque.»

A ma grande surprise, la même idée surgissait d'un cercle d'officiels à Delos.

Cette incertitude a pénétré l'urbanisme. On constate dans ce domaine un désir vivace de se mesurer aux fluctuations qui régissent la vie humaine. Comment peut-on organiser une communauté perméable à tous les changements.

En accord avec les structures sociales et religieuses prédominantes, les constructions architecturales spécifiques tiennent une position d'avant-garde dans l'architecture de tous les temps: l'ensemble funéraire en Egypte, le temple en Grèce, les thermes, les cirques à Rome.

Dans les années vingt, période de formation de l'architecture actuelle, les maisons unifamiliales constituaient des manifestes du nouveau concept espace. De nos jours, la maison particulière la plus extraordinaire ne peut aspirer à la portée de ce manifeste.

L'architecture d'aujourd'hui est bien différente. Bakema, l'architecte de Rotterdam, l'a définie ainsi: « Nous devons construire individuellement pour un client anonyme. » Comme nous le savons, il nous faut aller encore plus loin. De nos jours, les bouleversements énormes que doit affronter l'humanité ont pris la première place. Nous sommes menacés par la saturation démographique et par le triplement de notre production alimentaire mondiale. Nous sommes devenus hypernerveux. Nous avons déjà succombé à l'impact de la technique, l'automobile entre autres. Aujourd'hui nous nous accrochons aux statistiques pour trouver conseil et orientation. La confiance totale accordée aux statistiques, l'hypothèse d'une continuité rectiligne des tendances actuelles sont hautement sujettes à caution. Les événements ne sont pas le fait de simples analogies. Les statistiques ne sont pas tellement

différentes des fluctuations de la Bourse qui souvent ont des racines psychologiques.

Un autre élément ne doit pas être perdu de vue: la vision indispensable des événements futurs, que défendait âprement Kandinsky. Derrière le livre le plus complexe, la philosophie la plus subtile doit exister une pensée directrice facilement exprimable.

Nous ne devons nous laisser intimider ni par la complexité des problèmes actuels, ni par la phraséologie statistique, ni nous réfugier derrière les généralités.

Au fond de cette crise réside une crise qui est nôtre, le manque d'esprit de décision. J'ai déjà mentionné la gamme infinie de possibilités qui déconcerte l'architecte d'aujourd'hui; il peut être comparé à une guêpe emprisonnée dans un verre et qui se débat dans toutes les directions pour arriver à s'échapper. Suggestions: immenses logements à concentration maximale avec tentacules horizontales multiples; logements sous-marins où l'homme vivrait comme dans une taupinière; immenses coupole de plastique créant un climat artificiel au-dessus des grandes villes.

Tout semble magnétisé par l'idée de changement. Nous sommes, sans aucun doute, en présence d'une des innovations capitales qu'il nous est donné de résoudre. Ce concept d'évolution nous a démunis de notre perspective universelle à un point tel que – et cela a été prouvé – nos architectes ne peuvent plus présenter de projets qui ne soient conçus en fonction de changements ultérieurs; les créations de l'Antiquité – ensemble funéraire de Zoser, le Parthénon, le temple d'Hatchepsout – sont impossibles de nos jours. Nous ne devons pas nous laisser impressionner par ce genre de raisonnement: il ne s'agit là que d'une aberration passagère.

Pourtant notre époque n'est pas seulement celle de mutations effrayantes mais aussi celle d'une tendance qui peut s'avérer plus sûre que toutes les prophéties statistiques. Celle qui a constitué l'ambition de l'artiste depuis le début de notre siècle: le réveil des valeurs latentes de l'âme humaine est la preuve de ce que, comme le disait Ezra Pound, «tous les âges sont contemporains».

La jeune génération

L'avenir de la vocation architecturale repose, en grande partie, entre les mains de la génération à venir. Ses chances de défendre l'intégrité de son éthique professionnelle

Les problèmes sociologiques de la vie dans les villes nouvelles

par Joyce Emerson

21

nous semblent constituer un problème d'une telle importance que nous l'avons gardé pour la fin de notre exposé. Le rôle de la génération à venir est entièrement différent de celui de ses précurseurs, les fondateurs de l'architecture contemporaine. *Leur* tâche était de forger les nouvelles formes d'expression. Ils devaient aussi affronter une opinion publique hostile, avec ses porte-voix, la bureaucratie, les journalistes et, en dernier lieu, mais non le moindre, l'ensemble de leurs confrères. De leur isolement naquit le Congrès international d'architecture moderne, fondé en Suisse en 1928 par un groupe de jeunes architectes d'avant-garde, pour la plupart inconnus, dans un effort pour «formuler les problèmes de l'architecture contemporaine et pour se défendre de l'opinion publique». Les occasions de construire étaient alors extrêmement rares. Les difficultés qui attendent la nouvelle génération sont d'un autre ordre, mais non moins formidables. Comment peuvent-ils s'établir dans les conditions actuelles? Aujourd'hui il n'y a pas de révolution à entreprendre contre l'opinion publique. Certains architectes ont tenté de monter une révolution, non motivée d'ailleurs, puisqu'ils suivent, en principe, leurs prédécesseurs. Cependant, l'architecte digne de ce nom sera toujours aussi un artiste et, en tant que tel, il a le droit de se faire un nom.

Dans certains petits pays: Scandinavie, Suisse, Hollande et même dans quelques autres parties d'Europe, les chances de s'établir sont relativement favorables. Dans de grands pays, comme les Etats-Unis, cet établissement est de plus en plus problématique. Dans les pays très industrialisés, il y a un risque d'être exclu des problèmes globaux de l'architecture et de l'urbanisme. Evidemment il y aura toujours des maisons particulières, des petites communautés et des écoles à construire. La solution des grands problèmes n'est pourtant plus du ressort des individus.

Il y a encore un danger existant, déjà dans la nouvelle génération, celui de jeunes architectes engloutis dans de grands bureaux et mis sous la coupe d'un architecte en chef freinant et même annihilant les possibilités et les manifestations de leur imagination individuelle.

Pour apprécier la réussite des citoyens des villes nouvelles de Grande-Bretagne, il faut se rendre compte que si les villes nouvelles ont bien servi à soulager la crise du logement à Londres et dans d'autres grandes villes, elles n'ont cependant pas été peuplées de communautés représentatives transplantées purement et simplement. Les «habitants des villes nouvelles» n'ont été choisis par personne d'autre que par eux-mêmes. La grande majorité des adultes sont de jeunes couples qui ont grandi en ville, mais qui ont saisi l'occasion d'une vie nouvelle offrant des possibilités à leur esprit d'entreprise et à leur énergie. La perspective d'une maison neuve, bien équipée, et celle d'élever leurs enfants à l'école et chez eux dans une ambiance propre et attrayante, les ont décidés à abandonner l'entourage qui leur était familier. Ils ont rencontré à la fois les opportunités et les problèmes qui confrontent tout groupe d'individus inexpérimentés s'efforçant de construire une nouvelle communauté. Ils ne se sont pas trouvés entravés par des conventions ou des préjugés démodés; ceux qui se trouvent à la tête de toute société, bien établis dans leur position et parfois bénéficiant de trop de priviléges ne les ont pas régentés. Ils n'étaient toutefois pas toujours expérimentés dans l'art d'organiser des activités communautaires, ils n'avaient pas toujours l'habitude de prendre des responsabilités; ceux qui se sont mis d'abord à leur tête, sans qu'il y ait eu possibilité de les mettre à l'épreuve, étaient parfois imbus d'eux-mêmes, dictatoriaux ou simplement incapables.

Faire quelque chose de rien

Il est demandé à ces jeunes citadins non seulement de s'adapter à une vie nouvelle, mais encore de faire sortir du néant une vie sociale qui, dans les communautés plus anciennement établies, a poussé par droit de nature et que les générations se sont transmises. Pendant les premières années de leur vie dans les villes nouvelles les jeunes ménages n'ont guère d'autres soucis que ceux de leur logement et de leurs bébés. Au début en particulier les distractions hors de chez soi manquaient: cinéma, salles de danse et autres récréations de même ordre suivant la demande du public et, pour des raisons économiques, ne peuvent pas la précéder. De toute façon, privés de grands-parents et d'amis complaisants pour